



Citation: Isabelle Coquillard (2023). La presse professionnelle des médecins parisiens (1750-1789). Un «magasin où chacun peut apporter sans s'appauvrir et d'où il peut emporter sans appauvrir les autres». *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 55-66. doi: 10.36253/ds-14102

Copyright: © 2023 Isabelle Coquillard. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Daniela Mangione.

Periodicals and Health in the 18th Century

La presse professionnelle des médecins parisiens (1750-1789). Un «magasin où chacun peut apporter sans s'appauvrir et d'où il peut emporter sans appauvrir les autres»¹

ISABELLE COQUILLARD

University Paris - Nanterre

Abstract. In Paris, the medical press developed after 1754. Newspaper editors, at the head of a network of contributing doctors and readers, the 'Docteurs Régents', physicians holding the highest rank awarded by the Faculty of Paris, deployed writing strategies where the circulation and publication of knowledge and know-how combined with an attempt at self-promotion. A commercial enterprise, the medical press participates in the formation of the professional identity of doctors and in medicalization.

Keywords: docteurs régents, Faculté de médecine de Paris, presse professionnelle, circulation médicalisation.

Au XVIII^e siècle, deux sortes de journaux diffusent des informations en matière de santé. La presse généraliste accueille ponctuellement les articles des médecins et participe à la circulation de leurs découvertes² tandis que les périodiques médicaux spécialisés proposent un espace de publication régulier et exclusif. Par l'actualité de leur contenu, par la publicité donnée aux innovations (théoriques et pratiques), aux faits médicaux et scientifiques, les journaux médicaux³ participent à la circulation des recherches et méthodes thérapeutiques inédites ou réexaminées offrant aux médecins la possibilité de s'affranchir d'une pratique professionnelle routinière. L'inventeur du

¹ «Recueil périodique d'observations de médecine, de chirurgie et de pharmacie», 2, 1754, pp. xvii-xviii.

² Les médecins participent ponctuellement à la rédaction du *Journal des Savants* (paru de 1665 à 1792). Par exemple, Nicolas Andry (entre 1702 et 1739) ou Louis A. Lavirotte (entre 1750 et 1759).

³ F.H. Garrison, *The Medical and Scientific Periodicals of the 17th and 18th Centuries with a Revised Catalogue and Check-List*, «Bulletin of the Institute of the History of medicine», 5, 1934, pp. 301-336; D.A. Kronick, «Devant le déluge» and *Other Essays on Early Modern Scientific Communication*, The Scarecrow Press, Latham 2004; J. Peiffer, M. Conforti et P. Delpiano (dir.), *Les journaux savants dans l'Europe moderne. Communication et construction des savoirs*, Turnhout, Brepols 2013. J.-P. Vittu, *Un système européen d'échanges scientifiques au xviii^e siècle: les journaux savants*, «Le Temps des Médias», 20, 2003, 1, pp. 47-63.

journalisme médical est le chirurgien Nicolas de Blégn⁴ dont les *Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine*, nées en 1679, sont rapidement suspendues à la demande de la Faculté de médecine de Paris. Pourtant l'idée d'une tribune spéciale pour la médecine, dirigée par un médecin, est reprise par Jean Brunet⁵. Publié en 1695, puis de 1697 à 1709, son *Progrès de la médecine* se révèle un échec (les numéros de 1695 et 1697 sont identiques, l'ensemble s'apparente à une série d'écrits discontinus⁶) et ne trouve pas de successeur jusqu'en 1754. En effet, les médecins étaient accaparés par l'impératif de délimiter leur champ d'intervention sur le marché médical face aux incursions de chirurgiens en quête d'émancipation de la tutelle de la Faculté de médecine de Paris⁷, et de 'charlatans'⁸ (dénués de diplômés ou jugés insuffisamment diplômés par la Faculté pour pratiquer la médecine). Après 1750, la croissance du nombre de journaux médicaux (passant d'un à six) s'inscrit dans un mouvement général de développement et de spécialisation des titres de presse. En effet, entre 1665 et 1789 en Europe, 63 % des 500 revues savantes sont fondées après 1770⁹ et moins d'un tiers dépasse les cinq années d'existence.

Entre 1707 et 1789, en moyenne chaque année, 121 docteurs régents, les plus hauts gradués de la Faculté de médecine de Paris, délivrent dans cette ville leurs conseils et soins médicaux auprès d'une clientèle privée. Outre leur privilège (partagé avec les médecins en Cour) de pratiquer la médecine dans la capitale, ce sont les seuls à pouvoir l'enseigner au sein de sa faculté¹⁰. Entre 1754 et 1778, quarante-et-un docteurs régents (10 % du

groupe) publient des articles dans le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie &c*¹¹. Deux tiers des auteurs ne rédigent qu'un à deux articles. L'apparente faiblesse de ces chiffres est à nuancer car la production d'article est une activité chronophage empiétant sur le temps dévolu à la pratique privée de la médecine. De plus, les docteurs régents s'intéressent à la lecture de la presse médicale spécialisée. Au moment de son décès en 1765, Jean-Baptiste L. Chomel, médecin ordinaire du roi, possède le *Journal de médecine* de 1754 à 1765; en 1787, Hyacinthe Th. Baron, premier médecin des camps et armées du roi en Italie, accumule les séries complètes de trois périodiques médicaux¹²; en 1796, Charles J. Coquereau détient le *Journal de médecine* de 1754 à 1792 première édition¹³, avec la «Table» des trente premiers volumes d'André-Marius Lallement docteur de Montpellier, et la *Gazette de médecine* de 1763¹⁴. Si les inventaires après décès des docteurs régents n'apportent pas de précisions sur les années couvertes par les journaux possédés, ils indiquent parfois si la collection est uniforme ou dépareillée avec les mentions «incomplet» ou «complet»¹⁵.

Quoiqu'elle ne recommande pas explicitement la lecture de la presse spécialisée aux médecins, la Faculté de Paris ne s'y oppose pas. Dans un rapport du 20 janvier 1780 sur la thèse relative à l'usage de la chimie dans les cures thérapeutiques soutenue par Antoine Fourcroy, les trois docteurs régents rapporteurs contestent la proposition de recourir à la chimie en cas d'empoisonnement en insistant sur l'impossible méconnaissance du candidat des «sages réflexions de Messieurs les auteurs du *Journal de médecine...*»¹⁶ à ce sujet. Une injonction implicite est faite aux étudiants en médecine et aux médecins de consulter les journaux médicaux. Par l'actualité de leur contenu et leur espace de diffusion, ils rendent possible

⁴ L. Trénard, s.v. «Blégn Nicolas de», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, <<https://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/078-nicolas-de-blegny>> (cons. 07/2022). Chirurgien mais aussi docteur en médecine de la faculté de Caen, N. de Blégn (1642-1722) devient le médecin ordinaire du duc d'Orléans en 1685. Partisan du mécanisme cartésien et du gassendisme, il s'oppose à l'Académie des sciences. Son principal détracteur, l'abbé de La Roque, directeur du «Journal des savants» et auteur d'un «Journal de Médecine» fait interdire ses «Nouvelles Découvertes» malgré leur succès.

⁵ Ivi, J.-P. Armogathe s.v. «Brunet».

⁶ Ivi, P. Stewart, s.v. «Le Progrès de la médecine».

⁷ L. Brockliss et C. Jones, *The Medical World of Early Modern France* (1997), Clarendon Press, Oxford 2004², pp. 53-621; Ch. Rabier, *La disparition du barbier chirurgien. Analyse d'une mutation professionnelle au XVIII^e siècle*, «Annales. Histoire, Sciences Sociales», 65, 2010, 3, pp. 679-711.

⁸ C. Pauthier, *L'exercice illégal de la médecine (1673-1793). Entre défaut de droit et manière de soigner*, Glyphe & Biotem, Paris 2001.

⁹ J.-P. Vittu, s.v. «Périodique», in M. Blay et R. Halleux (dir.), *La Science classique, XVI^e-XVIII^e siècles. Dictionnaire critique*, Flammarion, Paris 1998, p. 141.

¹⁰ I. Coquillard, *Corps au temps des Lumières. Les docteurs régents de la Faculté de médecine en l'Université de Paris au XVIII^e siècle*, H. Champion, Paris 2022, pp. 13-107.

¹¹ Par la suite «Journal de médecine».

¹² *Catalogue de feu M. Baron, Premier médecin des camps et Armées du roi en Italie*, Née de La Rochelle, Paris 1788, p. 251. Il s'agit de la «Gazette de médecine» de 1761 et 1762, de la «Gazette de Santé» de 1773 à 1782 et de quelques années de la «Gazette Salulaire» (composée de la «Gazette d'Épidaure» et d'extraits du «Journal de médecine» et du «Journal Économique») en une liasse et du «Journal de médecine» de 1754 à 1786 (avec la table reliée et les années 1785-1786 brochées) ; le tout estimé 174 livres.

¹³ A. Bacher fait publier une seconde édition des soixante premiers volumes.

¹⁴ *État des principaux articles de la bibliothèque de feu M. Chomel, médecin ordinaire du roi*, Despilly, Paris 1765, p. 12; *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu C.J.L. Coquereau*, Mérigot et Genet, Paris 1796, pp. 41-42.

¹⁵ Archives Nationales (par la suite «Arch. Nat.»), MC/ET/C/827, *Inventaire après décès de J. Barbeau Dubourg*, 4 février 1780; MC/ET/XXXIV/736, *Inventaire après décès d'A. Ch. Lorry*, 17 novembre 1783.

¹⁶ *Commentaires de la Faculté de médecine de Paris, 1777 à 1786*, G. Steinheil éd., Paris 1903, p. 459. L'un des trois commissaires est A. Bacher, directeur du «Journal de médecine».

Fig. 1. Les périodiques spécialisés dirigés par des docteurs régents de 1754 à 1789.

Date de publication	Titre	Nom du ou des docteur(s) régent(s) directeur(s)
Juillet 1754 - Décembre 1757	<i>Recueil périodique d'observations de médecine, de chirurgie et de pharmacie etc.</i>	Nicolas Bertrand
	Puis	*À partir de 1755 : Charles Aug. Vandermonde
Janvier 1758 - Frimaire An III	<i>Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, &c.*</i>	*Juillet 1762 à juin 1776 : Augustin Roux *Juillet 1776 à octobre 1776 : Claude A. Caille *Octobre 1776 à octobre 1791 : Jean-Baptiste Dumangin et Alexandre Bacher *Octobre 1791 à août 1793 : Alexandre Bacher
avril 1761 - mai 1761(n° 26)	<i>Gazette d'Épidaure ou Recueil de nouvelles de médecine avec des réflexions pour simplifier la théorie et éclairer la pratique par un médecin de Paris</i>	Jacques Barbeu Dubourg
	Puis	
mai 1761 (n° 27) - janvier 1763	<i>Gazette de médecine</i>	
juillet 1773 - juillet 1776	<i>Gazette de Santé contenant les nouvelles découvertes sur les moyens de se bien porter et de guérir quand on est malade</i>	*Juillet 1773 à août 1776 : Joseph J. Gardanne
	Puis	
août 1776 - 1789	<i>Gazette de Santé contenant les découvertes utiles faites en médecine, chirurgie, pharmacie, physique, chimie, botanique, histoire naturelle etc.</i>	*Juillet 1776 à mai 1784 : Jean-Jacques Paulet

*À la demande du libraire-imprimeur Didot le jeune qui en acquit le privilège, Vandermonde substitue le « journal » au « recueil » en 1758. Cette opération commerciale annonce une nouvelle version axée sur l'actualité du monde de la santé.

l'acquisition de nouvelles connaissances dont il nous faut interroger l'origine, la nature et la forme. En exposant les contours de l'objet médical, comment la presse médicale¹⁷ participe-t-elle aux tentatives de détermination du champ d'intervention des médecins? En quoi l'émergence d'une presse médicale contribue-t-elle à l'actualisation et à la diffusion d'une culture et de pratiques professionnelles communes au sein du groupe professionnel des médecins?

Pour analyser le rapport entre les médecins et la presse médicale à Paris, je mobilise un corpus composé des journaux dirigés par les docteurs régents de juillet 1754 à 1789 (Fig. 1).

J'exclus les publications périodiques des institutions scientifiques auxquelles participent les docteurs

régents. Chroniques d'une vie institutionnelle, ce sont des organes d'enregistrement dont les sections consacrées aux mémoires et travaux de leurs membres sont consécutives à des communications orales en séance. Fruit d'un consensus, ils médiatisent des faits déjà reconnus. Ainsi, la Société Royale de Médecine¹⁸ s'oppose à la publication d'un *Journal pour les épidémies et épizooties en 1786*¹⁹. Ce titre, vu comme une copie de moindre qualité du travail conduit par la SRM car il ne dispose pas de son réseau d'informateurs (*i.e.* l'ensemble des médecins des épidémies), suscite la crainte d'une concurrence à ses *Mémoires* annuels. Au contraire, la SRM encourage la parution du *Journal de médecine militaire* de Jacques Dehorne²⁰ dès 1781 qui, centré sur

¹⁷ Par la suite «SRM» .

¹⁸ SRM 106, dossier 14, Lettre au Garde des Sceaux, 1^{er} août 1786.

¹⁹ Sur le traitement de la profession médicale par des journaux généralistes en province voir G. Feyel, *L'Annonce et la nouvelle. La presse d'information en France sous l'ancien régime (1630-1788)*, Voltaire Foundation, Oxford 2000, pp. 1164-1188.

²⁰ R. Favre, s.v. «Dehorne Jacques», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit., J. Dehorne (1720-vers 1793) est docteur de Reims en 1745. Premier médecin de l'hôpital

une branche particulière de la médecine, comble une lacune et forme «un travail infiniment instructif surtout pour les officiers de santé attachés aux hôpitaux militaires»²¹. Si les publications académiques facilitent la circulation des recherches des savants, c'est parfois au prix d'un délai conséquent d'une année voire plus. À cette temporalité académique longue s'oppose la périodicité commerciale du journal, hebdomadaire ou mensuelle, qui assure la fréquence d'une voix délivrant des informations plus récentes. Par leurs fonctions de directeur de journaux médicaux (au sens de celui qui a la responsabilité du contenu du périodique, de rédacteur)²², les docteurs régents s'arrogent de nouveaux impératifs professionnels et imposent leurs volontés éditoriales. Entreprise économique, la presse médicale ambitionne de séduire, fidéliser et guider son lectorat.

1. LES DISPOSITIFS EDITORIAUX DES MEDECINS DIRECTEURS DE JOURNAUX PROFESSIONNELS.

La direction d'un journal est fonction du lectorat ciblé et des liens établis avec le libraire-imprimeur. Publié dès juillet 1754 par le libraire-imprimeur Joseph Barbou, le *Journal de médecine* aurait pour premiers rédacteurs François (ou J.B.) Bernard, Bernard Nicolas Bertrand et Grasse²³. Aucun nom n'est indiqué dans les deux premiers tomes de la collection qui accueillent des observations envoyées par des non-professionnels de la médecine²⁴. Ce système cesse au troisième volume où «les grands Maîtres de l'Art sont [invités] à communiquer leurs productions»²⁵. En 1755, le rachat du privilège d'impression par le libraire-imprimeur Philippe Vincent²⁶ explique le choix de Charles Aug. Vander-

militaire de Metz, premier médecin consultant de la comtesse d'Artois (en 1779) et médecin consultant du duc d'Orléans (jusqu'en 1785), il est nommé inspecteur des quatre maisons de santé de Paris pour soigner les vénériens. Membre de la SRM, censeur royal, Dehorne dirige le «Journal de médecine militaire» de 1782 à 1789.

²¹ SRM 144, dossier 19, *Rapport des commissaires Lorry, Colombier et Michel*, 1781; *Rapport de Colombier*, 21 février 1783.

²² Sur la notion de «rédacteur», voir *Nouvelles Formes du discours journalistique au XVIII^e siècle. Lettres au rédacteur, nécrologies, querelles médiatiques*, éd. par S. Baudry et D. Reynaud Lyon, Presses universitaires de Lyon 2018, Introduction de D. Reynaud, pp. 5-10.

²³ A.-A. Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, I/4, Imp. Bibliographique, Paris 1806, p. 414. Arch. Nat., MC/ET/XXVI/690, *Inventaire après décès de B. N. Bertrand*, 10 octobre 1780. Fils de docteur régent, B.N. Bertrand (1725-1780), aussi régent de Paris en 1748, est trois fois professeur entre 1753 et 1764. En 1768, il est médecin de l'hôpital pour enfants de la Très Sainte-Trinité.

²⁴ «Recueil périodique d'observations de médecine», 1, 1754, pp. 83-84.

²⁵ Ivi, 3, 1755, *Avertissement*, p. iv.

²⁶ S. Juratic, *Publier les sciences au XVIII^e siècle: la Librairie parisienne et la diffusion des savoirs scientifiques*, «Dix-huitième siècle», 40, 2008, 1, pp. 301-313. Reçu libraire en 1744 et imprimeur en 1750, Ph. Vincent

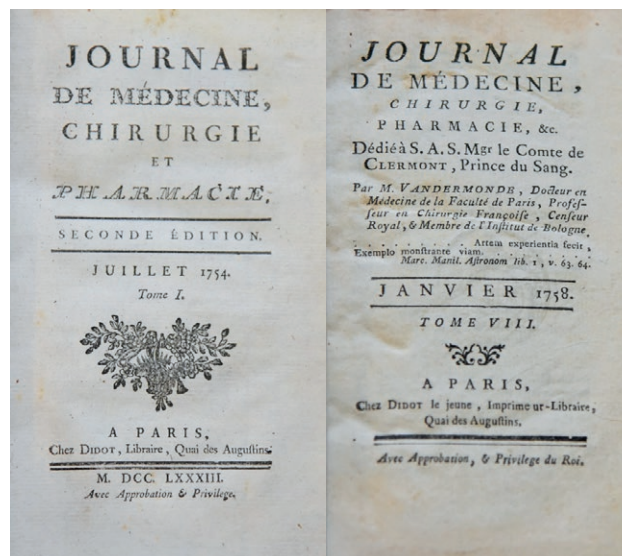


Fig. 2. Pages de titre du *Recueil périodique d'observations* (1754) devenu le *Journal de médecine* (1758). *Recueil périodique d'observations de médecine*, juillet 1754 [8 AEJ 150 FA] et *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*, janvier 1758 [8 AEJ 150 FA] @Bibliothèque Sainte-Genève.

monde comme rédacteur (Fig. 2). Le docteur régent avait publié plusieurs ouvrages à succès chez Vincent dont l'*Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine* en 1756. Il est proche du libraire qui assiste à son enterrement en 1762²⁷. Mais, au grès des accroissements de sa clientèle, Vandermonde dispose de moins de temps à consacrer à ses activités journalistiques et délègue les révisions d'articles au docteur Augustin Roux²⁸.

Les objectifs des journaux médicaux et, à travers eux, la définition de leur lectorat, sont exposés dans les «Prospectus» tels celui du *Recueil périodique d'observations de médecine* de 1754 de Vandermonde. Comparé aux autres pays européens, le retard de la France dans la publication de recueils d'observations entrave

est au service de Mgr le Duc de Bourgogne (1758) puis de Monsieur (1762). Il se démet de son imprimerie en 1779.

²⁷ Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, CP 4976, Vandermonde Charles Aug., f. 1510. R. Favre s.v. «Vandermonde», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit. Fils de docteur régent, Ch. Aug. Vandermonde (1727-1762) accède à la régence en 1750. Censeur royal en 1757, professeur de chirurgie en langue française en 1758, il est membre associé de l'Institut de Bologne.

²⁸ A. Deleyre et J.-A. Naigeon, *Éloge de M. Roux, docteur régent et professeur de chimie à la Faculté de Paris*, Wetsteins, Amsterdam 1777. A. Roux (1726-1776), docteur de Bordeaux (1749) puis régent de Paris (1762) est remarqué pour sa traduction de Robert Whytt et ses recherches pour refroidir les liqueurs publiées en 1757 et 1758 par Ph. Vincent. Administrateur de la manufacture des glaces de Saint-Gobain, Roux est élu professeur de chimie en 1771. Il est membre de la Société royale d'agriculture de Paris.

le partage des connaissances médicales dans et hors du royaume, entraîne des pertes d'informations. Absorbés par leurs pratiques professionnelles, les médecins reportent leurs publications parfois jusqu'à y renoncer. Vandermonde souhaite faire du journal un espace où tous les médecins trouveront un ensemble d'idées et de thérapies actualisées qui participeront aux progrès de la médecine²⁹. Vandermonde défend l'intérêt du groupe professionnel dont la technique s'affine. Ainsi, en octobre 1755, le docteur Jean-Baptiste Hatte³⁰ expose son remède à l'empoisonnement par des champignons, conseille sur leurs choix et préparation³¹. Le journal se révèle un soutien de la politique sanitaire royale³² à laquelle les docteurs régents entendent participer du fait de leur expertise professionnelle et de leur action dans le processus d'encadrement médical de la population. Engagé dans la lutte contre les épidémies de suette³³, Vandermonde conseille des cures thérapeutiques à partir de sa propre expérience à Guise (au Nord de Paris) en juin/juillet 1759, et les méthodes à éviter³⁴. Son traitement est appliqué en 1769 à Saint-Quentin (près de Douai) par le médecin Charles-François Von-Mittag-Midy et en 1763 par Denis-Bernard Chaussier, doyen du Collège de médecine de Dijon, à Noyers (Bourgogne)³⁵. Dans un marché émergent des périodiques où l'offre est multiple pour satisfaire tous les lecteurs, le *Journal de médecine* se revendique l'organe d'information professionnelle nécessaire à la formation continue des médecins et chirurgiens de Paris, de Province voire de l'étranger (le chirurgien de Louvain, Jean-Bernard Jacobs en possède soixante-quinze volumes reliés en veau en 1791)³⁶.

Directeur du journal, Vandermonde s'octroie le droit de «choisir, remanier et refondre les morceaux qui

en ont besoin»³⁷. Dès 1757, il intègre des observations météorologiques réalisées à Paris et l'histoire abrégée de ses maladies. Cette nouveauté coïncide avec l'arrivée au décanat de Jean-Baptiste Boyer, médecin de la Généralité de Paris, très investi dans la lutte contre les épidémies³⁸. Publier à destination d'un groupe professionnel impose de s'astreindre à des dispositifs d'écriture codifiés par des docteurs régents tirant leur légitimité de la valeur de leur grade et, probablement, de leur position prééminente au sein du journal. Les docteurs régents postulent une spécificité du discours médical ce qui conforte leur statut d'expert et opère comme un moyen de distinction. Les règles de présentation du discours médical dans les journaux imposent «les normes de sa propre perception»³⁹ et tendent à en éloigner les non-professionnels. Les observations médicales⁴⁰ dominent et sont l'objet d'une rigoureuse sélection opérée par Vandermonde et «quelques personnes éclairées»⁴¹ à partir de 1758, après que des lecteurs aient contesté la véracité de certaines d'entre elles.

Soumises à un modèle de présentation immuable qui accentue leur lisibilité et permet au public d'emprunter son propre parcours de lecture selon l'information recherchée, les observations médicales se classent selon la partie de la médecine qu'elles abordent. Si le plan suivi répond à des critères imposés par la pratique professionnelle de la médecine, la pensée s'y déploie sous la forme de l'analogie, qui permet de rattacher la nouveauté au corpus de connaissances préétabli. Ce mode de raisonnement de type inductif facilite l'assimilation des idées par le lecteur. Vandermonde prévient contre la tentation de défendre la doctrine de telle ou telle faculté d'autant plus que la finalité de l'observation est d'aider à améliorer la pratique médicale. Cependant, cette volonté d'impartialité est à nuancer. Si la répartition exacte des tâches au moment de la composition des journaux médicaux est inconnue et qu'aucune indication sur le contenu des textes refusés et/ou sur leurs auteurs n'a pu être retrouvée, le choix des observations et articles est le fait (au moins en partie) du directeur qui est toujours un docteur régent de Paris. Néanmoins, encore en 1786, Alexandre Bacher⁴² réitère cet interdit⁴³ d'ordre qua-

²⁹ Bibliothèque Nationale de France (par la suite «Bnf»), Anisson-Duperron, ms. 22 134, *Prospectus du Recueil périodique d'observations de médecine de chirurgie et de pharmacie par M. Vandermonde docteur régent*, f. 203.

³⁰ Régent en 1754, J.-Bap. Hatte (1727-1762) est professeur de matière médicale (1760), médecin des Charités des paroisses Saint-Sulpice et Saint-Laurent.

³¹ «Recueil périodique d'observations de médecine», 3, 1755, pp. 299-314.

³² *The History of Public Health and the Modern State*, edited by D. Porter, Rodopi, Amsterdam 1994, pp. 1-44. Ch.C. Gillispie, *Science and Policy in France: The End of the Old Regime*, Princeton University Press, Princeton et Oxford 2004.

³³ F. Bauduer, «Une infection mystérieuse : "la suette anglaise" ou sudor anglicus », in I. Ségué, *Les conditions sanitaires des populations du passé*, éd par M. Ginnaio et L. Buchet, éd. APDCA, Antibes 2018, pp. 31-39.

³⁴ «Journal de médecine», 12, 1760, *Description d'une fièvre putride maligne appelée suette*, p. 369.

³⁵ Ivi, 32, 1770, pp. 413-437. J.A.F. Ozanam, *Histoire médicale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques*, vol. III/4, Méquignon-Marvis, Paris 1823, pp. 83-85.

³⁶ *Catalogue d'une belle collection de livres*, L. Lemaire, Gand 1791, p. 112.

³⁷ Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, *Prospectus du Recueil*, cit., p. xix.

³⁸ I. Coquillard, *Corps au temps des Lumières*, cit., pp. 135, 147, 616-620.

³⁹ P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, éd. de Minuit, Paris 2016, pp. 367-368.

⁴⁰ Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, *Prospectus du Recueil*, cit., p. xix.

⁴¹ Avis au «Journal de médecine», 8, 1758.

⁴² M. Gilot, s.v. «Bacher Alexandre», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit., Docteur régent en 1773, A. Bacher (1740-1807) donne des observations sur les hydropisies au *Journal de Médecine*.

⁴³ A. Bacher, Avis au «Journal de médecine», décembre 1786, p. 536.

si déontologique, considéré comme l'un des atouts de la presse médicale spécialisée, voix du groupe des professionnels de santé.

Aussi, le journal accepte de publier des textes composés par tous les professionnels de la santé, en latin ou en français, à condition qu'ils soient envoyés affranchis au libraire-imprimeur⁴⁴. Michel Darluc (1717-1783), docteur en médecine d'Aix, médecin à Callian, transmet au moins un article par an entre 1758 et 1762 et un autre en 1764, soit un peu plus de 200 pages imprimées⁴⁵. Vandermonde encourage les contributions étrangères venues de seize villes dotées d'une faculté ou d'un collège de médecine, auxquelles le port-franc est accordé. L'insertion des textes, gratuite et non rémunérée, alimente les douze fascicules annuels du *Journal de médecine* réunis sous la forme de deux volumes (entre 484 et 576 pages chacun) avant 1785, puis trois en 1785 et quatre entre 1786 et 1789 (560 pages en moyenne chacun). Néanmoins, Vandermonde impose à chaque contributeur un modèle de rédaction. Aux chirurgiens, il donne le modèle d'Élie Col de Vilars, ancien doyen de la Faculté (1740-1744), professeur de chirurgie et auteur d'un *Cours de chirurgie dicté aux écoles de médecine de Paris* (cinq volumes publiés entre 1738 et 1749). C'est un moyen de leur rappeler que la chirurgie se borne aux opérations manuelles et aux traitements des maladies externes. De la même façon, Vandermonde cantonne les apothicaires aux objets relatifs à la préparation des remèdes. Il reste fidèle à la position de Faculté en leur confiant les questions de chimie, situation prolongée jusqu'en 1770 quand Roux en assure l'enseignement à la Faculté. Conforme à la division du travail entre professionnels de santé, cette répartition des sujets contribue à asseoir et étendre le monopole et la légitimité des docteurs régents. Les journaux médicaux participent à la construction de l'image que la profession médicale entend se donner.

Si les docteurs régents forment le premier lectorat du *Journal de médecine*, des raisons économiques interdisent de s'en contenter⁴⁶. Le journal est distribué dans de nombreuses villes de France et remporte un certain succès comme le précise un *Avis du libraire* publié dans le volume de 1755. L'abonnement annuel de 7 livres 4 sols en 1755, avec un port de 6 sols pour les abonnés de Province, passe à 12 livres en 1777. Nouveau directeur, Bacher propose un abonnement proportionné à la for-

tune des médecins et chirurgiens de Province et sollicite les secours du pouvoir royal auquel le journal fait économiser les frais de perfectionnement des médecins⁴⁷. Selon Bacher, le prix de l'abonnement ne peut excéder celui d'un ouvrage de médecine acheté chez un libraire. Or, il atteint 15 livres par an pour Paris, montant estimé maximum car le dépasser entraînerait une déperdition de lecteurs. Mais il reste comparable aux 16 livres du *Journal des savants* en 1778. Le médecin demande le port-franc des cahiers en Province dès 1785 (et l'obtient en 1790)⁴⁸, ainsi que le paiement par chaque département de 100 livres par an⁴⁹. C'est une économie substantielle alors que l'abonnement du *Journal des sciences et des arts* est de 30 livres pour la Province en 1776. Le *Journal de médecine* devient l'organe de presse médicale professionnelle le plus important et en quelque sorte officiel puisqu'il a obtenu le port-franc pour ses cahiers.

En favorisant l'accès des professionnels de santé aux connaissances récentes, les docteurs régents tentent de normaliser les pratiques thérapeutiques. Ils proposent des méthodes communes de leur mise en œuvre via le contrôle des informations qu'ils sélectionnent et diffusent dans les périodiques professionnels dont ils sont directeurs. Par exemple, en 1757, dans une «note» suivant le récit de Tibère Lambergen, professeur de médecine à Groningen, sur l'emploi de la belladone prise en infusion dans les cas de cancer du sein, Vandermonde partage son enthousiasme pour cette nouvelle cure⁵⁰. Dans un même dispositif éditorial, la livraison de décembre 1759 revient sur ce remède avec le mémoire du docteur Michel Darluc accompagnée d'une «note» décrivant son emploi par Vandermonde aidé du docteur Michel Ph. Bouvard et du chirurgien Pibrac, et invitant les lecteurs à poursuivre les expériences pour en connaître toutes les vertus⁵¹. Objet de débat entre professionnels de la santé, cette thérapeutique est citée (avec une référence au *Journal de médecine*) dans la *Pharmacopée du Collège royal des médecins de Londres*⁵². Donc les informations thérapeutiques du *Journal de médecine* trouvent un écho auprès du lectorat français et européen.

⁴⁴ *Avis du libraire* au «Recueil de médecine», 3, 1775.

⁴⁵ A. Collomp, *Un médecin des Lumières. Michel Darluc, naturaliste provençal*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2011, pp. 50-60.

⁴⁶ Le «Journal de médecine» capte aussi un lectorat intéressé par les sciences. En 1766, Jean Hellot, essayeur en chef de la Monnaie, membre de l'Académie des sciences (depuis 1735) possède le *Journal de médecine* de juillet 1754 à décembre 1763. *Catalogue des livres de feu M. Hellot*, J.B.G. Musier, Paris 1766, p. 76.

⁴⁷ A. Bacher, *Des secrets en médecine. Mémoire sur un moyen de perfectionner l'art de guérir*, s.l., s.n., 1789, p. 16.

⁴⁸ Id., *Discours préliminaire* au «Journal de médecine», 86, 1791, p. xx.

⁴⁹ Id., *Mémoire sur un moyen de perfectionner l'art de guérir*, ivi, 82, 1790, note a p. 17, pp. 19-20.

⁵⁰ «Recueil périodique d'observations de médecine», mars 1757, p. 192.

⁵¹ L'appel de Vandermonde semble entendu. En 1761, Marteau, médecin d'Aumale, communique une nouvelle préparation de ce remède ; «Journal de médecine», 11, 1759, pp. 499-522 ; 12, 1761, pp. 11-27. D. Droixhe, *Fer ou ciguë ? Récits sur le cancer du sein au 18^e siècle*, Académie royale de Belgique, Bruxelles 2015, pp. 38-46.

⁵² *Pharmacopée du Collège royal des médecins de Londres, traduite de l'anglais sur la seconde édition donnée avec des remarques, par le Docteur H. Pemberton*, J.B. Hérisant, Paris 1761, pp. 61-62.

Les «Solutions aux questions proposées»⁵³ par les abonnés attestent d'une certaine confiance en l'expertise des docteurs régents placés à la tête du journal qui agissent en tant que membre de la Faculté de médecine de Paris. À ces sortes de consultations gratuites s'ajoutent des «Réclamations» et «Avis intéressants» où le débat privé s'immisce dans l'espace public. En suggérant des méthodes et des moyens de guérison, le journal contribue à tracer la frontière entre les professionnels, les 'charlatans' et les profanes. En organisant la publication de nouvelles thérapeutiques, le journal les soumet à l'évaluation publique de leurs critères de validation. Par conséquent, se détourner du *Journal de médecine* équivaut à s'exclure du cercle des professionnels. Le sujet du prix de 300 livres annoncé en 1788 par la SRM porte sur les effets des diverses espèces de son utilisées pour le traitement et l'alimentation des animaux. Les candidats sont invités à recueillir des renseignements sur les épizooties dans le *Journal de médecine* dont les références exactes sont précisées⁵⁴. La circulation de savoirs médicaux via la presse est validée et reconnue. Mais pour assurer sa pérennité, le journal doit satisfaire un lectorat hétérogène.

2. UN LECTORAT DIVERSIFIÉ À FIDÉLISER.

D'un caractère moins scientifique que le *Journal de médecine* destiné à «offrir plus d'instruction au gens de l'art»⁵⁵, la *Gazette d'Épidaure* (née en 1761) de Jacques Barbeau Dubourg⁵⁶ occupe une frange spécifique du marché de l'information médicale: celle destinée aux profanes qui en font un usage privé (Fig. 3).

Quand Barbeau Dubourg traite des eaux minérales, Barbeau Dubourg se limite à quelques informations sommaires (principales propriétés, moments et manières de les consommer, prix de celles distribuées à Paris) et divertissantes (énumération des personnes illustres allant les prendre à la source). Il refuse de publier l'analyse des eaux minérales de Bricquebec (près de Caen) des apothicaires Philippe-Nicolas Pia et Louis-Claude Cadet et les *Réflexions de M. D*** médecin de Paris*

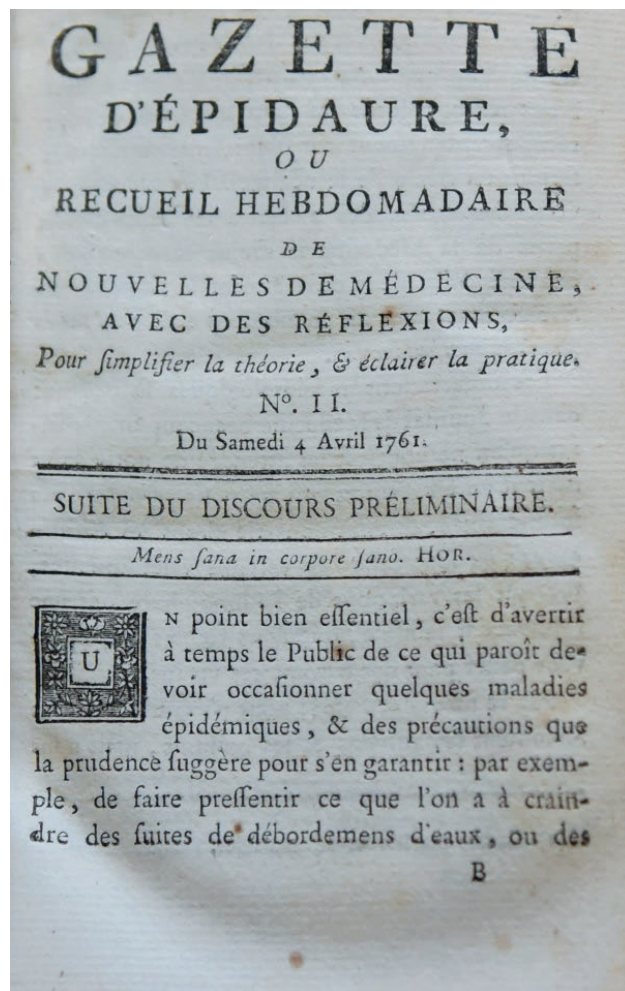


Fig. 3. La *Gazette d'Épidaure* de J. Barbeau Dubourg. *Gazette d'Épidaure*, 4 avril 1761, n° II, p.9 [8 AEJ 149 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

(en fait Barbeau Dubourg lui-même) mais les adresse au *Journal de médecine* en 1761. Dans la *Gazette d'Épidaure*, quatre lignes soulignent la singularité de cette eau (contenir des fleurs martiales⁵⁷) et affirment leur utilité⁵⁸. Au contraire, dans le *Journal de médecine*, Barbeau Dubourg se livre à un «Examen des eaux minérales de Bricquebec»⁵⁹ quasi exhaustif. Il justifie le gain obtenu par rapport aux autres eaux minérales, précise les maladies soignées, explique leurs action et composition, la manière de les consommer. S'adressant à des professionnels, Barbeau Dubourg leur suggère une série d'ana-

⁵³ «Recueil périodique d'observations de médecine», 1, 1754, p. 446.

⁵⁴ «Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts», 33, juillet 1788, p. 234.

⁵⁵ *Discours préliminaire* à la «Gazette d'Épidaure», 8 avril 1761, p. 30.

⁵⁶ M. Gilot et J. Carriat, s.v. «Barbeau du Bourg», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit. J. Barbeau Dubourg (1709-1779) est docteur régent en 1748. Professeur de pharmacie (1753-1754) puis de chirurgie en langue latine (1758-1759), il dispense aussi des cours gratuits d'herborisation. Collaborateur de l'*Encyclopédie* à partir de 1753, auteur du *Botaniste français* (1767), il est membre de plusieurs sociétés et académies des sciences et de médecine (Montpellier, Londres, Stockholm).

⁵⁷ Barbeau Dubourg n'en donne la définition que dans le «Journal de médecine». Les fleurs martiales résultent de la combinaison d'acide marin et de terre ferrugineuse: «Journal de médecine», 14, 1761, p. 48.

⁵⁸ «Gazette d'Épidaure», 13 avril 1761, p. 56.

⁵⁹ «Journal de médecine», 14, 1761, p. 46.

lyses chimiques pour encore préciser les propriétés de ces eaux.

De sorte que la *Gazette d'Épidaure* et le *Journal de médecine* disposent chacun d'un public clairement identifié et entretiennent des relations de complémentarité. Barbeu Dubourg n'hésite pas à renvoyer le lecteur souhaitant trouver des extraits d'ouvrages médicaux au *Journal de médecine*, créant une circulation d'un titre à l'autre. Fidèle à l'exergue de sa gazette, il tente «de simplifier la théorie et éclairer la pratique», à satisfaire des profanes désireux d'être avertis des nouveautés médicales sans en connaître les causes ou explications scientifiques. Donc, l'extrait scientifique d'ouvrage médical est banni au profit de l'«observations simples», une description fidèle d'une maladie nouvelle et/ou extraordinaire. Susceptible de correspondre à la situation présente d'un lecteur démuni face au caractère inédit d'une maladie, l'observation simple apporte une information immédiatement utile. Elle s'oppose à l'«observation raisonnée», révision, vérification ou approfondissement d'un cas connu, réservée aux professionnels «afin d'éclairer quelques vérités, [...] lever quelques doutes, [...] terminer quelques controverses»⁶⁰. Un des objectifs de Barbeu Dubourg est d'apprendre au lecteur «à se conduire en état de santé» donc de diffuser un message préventif et de vulgariser les principes généraux de l'hygiène. Il distille des informations légales sur les professions de santé (noms des nouveaux docteurs régents à travers la présentation de leurs thèses, des apothicaires sanctionnés après le contrôle de leurs boutiques par la Faculté) et sur les lieux de diffusion des savoirs médicaux ouverts aux profanes (annonces de cours). «Gazetier»⁶¹ auto-proclamé, Barbeu Dubourg sollicite les témoignages d'un réseau de correspondants, ensemble composite à l'image de tous ceux qui peuvent s'intéresser à la santé et lire la *Gazette*, à savoir des profanes, des médecins, des 'charlatans'. Il s'appuie aussi sur les sources de premières mains de la Faculté de médecine auxquelles sa qualité de régent lui donne accès: ses consultations charitables⁶² et les conclusions de ses assemblées mensuelles sur les maladies courantes.

Barbeu Dubourg communique avec ses lecteurs par le biais de dispositifs d'écriture propre au genre du journal. Il sépare le courrier des lecteurs qu'il nomme explicitement *Lettre à l'auteur de cette "Gazette"*, du commentaire qu'il en fait dans la partie intitulée «Réflexions sur

⁶⁰ «Gazette d'Épidaure», 4 avril 1761, *Suite du discours préliminaire*, pp. 14-16.

⁶¹ Ivi, 8 avril 1761, p. 25.

⁶² I. Coquillard, *Les docteurs régents de la Faculté de médecine de Paris et la fourniture de soins aux «bons pauvres malades» dans les paroisses parisiennes (1644-1791)*, «Revue historique», 668, 2013, 4, pp. 879-882.

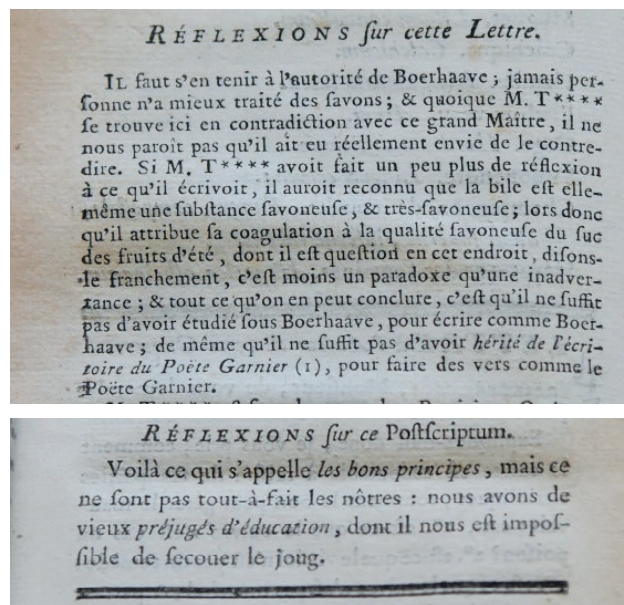


Fig. 4. Les commentaires de J. Barbeu du Bourg aux lecteurs de la *Gazette d'Épidaure*. *Gazette d'Épidaure*, 18 avril 1761, n° VIII, p.64 et 22 avril 1761, n° IX, p.67 [8 AEJ 149 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

[suivie de la nature du texte reçu]» (Fig. 4) ou dans des notes de bas de page.

Barbeu Dubourg mêle lettres fictives (ainsi de l'échange sur la chimie entre Vampyre et Farfadet, peut-être pour le rendre plus attrayant; ou de la lettre de M. Innominé sur la mort d'un enfant atteint de petite vérole, prétexte à une défense de l'inoculation) et lettres de réels lecteurs⁶³. Un étudiant en médecine (anonyme) lui pose une question de matière médicale à laquelle il formule une réponse simple accessible aux profanes mais détaillée pour être utile aux médecins débutants. Celui qui ne souhaite pas lire l'ensemble de la réponse dispose d'un résumé de dix lignes structuré en quatre points. Pour conserver des relations de proximité avec le lectorat, Barbeu Dubourg l'invite à réaliser des exercices ludiques d'initiation à la botanique: la culture de trente-six plantes de la pharmacopée usuelle dont il lui fournira une description à associer au bon végétal⁶⁴. En

⁶³ «Gazette d'Épidaure», 17 mai 1761, pp. 178-180 ; 6 juin 1761, pp. 211-215 ; 15 juillet 1761, pp. 353-357 ; 18 juillet 1761, pp. 361-368; *Lettres adressées à M. Barbeu Dubourg, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, pour être insérées dans sa Gazette en réponse à ce qu'il a avancé d'après le Sieur Tissot, dans celle n° 24 contre le remède universel et son auteur*, D.G. Quenin, Carpentras 1762. Sur le courrier des lecteurs voir, *Nouvelles Formes du discours journalistique au XVIII^e siècle*, cit., pp. 13-60.

⁶⁴ «Gazette d'Épidaure», 22 avril 1761, pp. 67-72; 16 mai 1761, pp. 156-160.

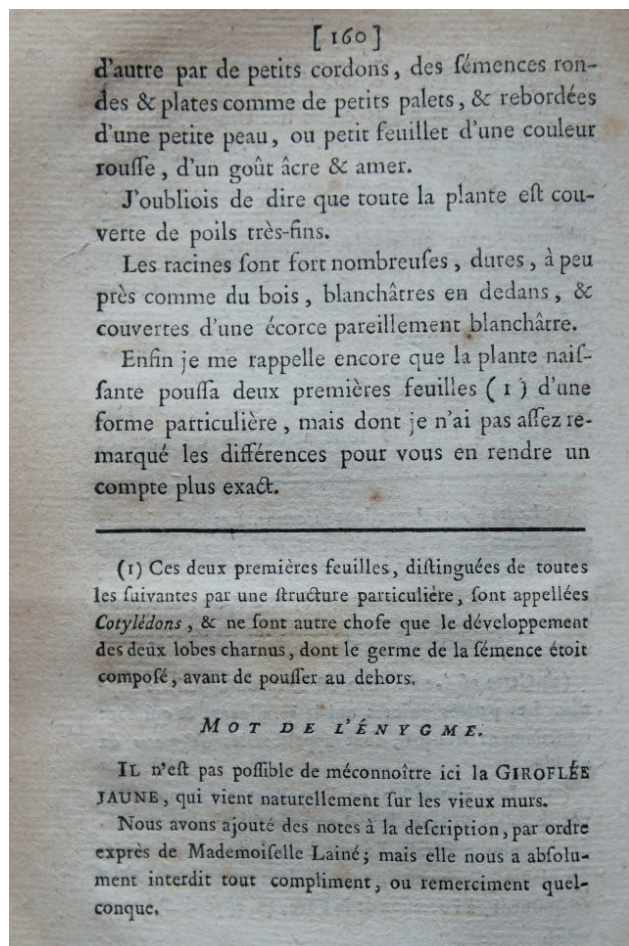


Fig. 5. L'énigme de Mlle Lainé et sa résolution par J. Barbeu Dubourg. *Gazette d'Épidaure*, 16 mai 1761, n° XIX p. 160 [8 AE] 149 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

retard dans la publication des notices, Barbeu Dubourg mentionne qu'une lectrice, M^{lle} Lainé lui manifeste son impatience et décide de lui faire deviner la plante qu'elle décrira (Fig. 5). Ce témoignage, réel ou fictif, maintient l'attention et la curiosité du public et accroît son attente des prochains numéros. De plus, Barbeu Dubourg partage son avis, parfois de façon abrupte («Brève réponse : Nous n'en croyons rien»⁶⁵), ou sa satisfaction face aux thèses des futurs médecins⁶⁶.

Le commentaire des lettres des lecteurs est le moment d'un discours de dénonciation de l'activité des 'charlatans'. Barbeu Dubourg juge de la pertinence et de la validité des médicaments employés. Là, le vulgarisateur se mue en critique médical et en gardien de la bonne pratique de la médecine. En 1761, Jourdain aver-

tit la *Gazette* de son usage du *Baume Thraumatique de Léogane* dans un récit à la fois spectaculaire et humoristique. Barbeu Dubourg dénonce méthodiquement la supercherie dont Jourdain a été victime, démontre les invraisemblances factuelles et les faussetés de l'expérience⁶⁷. En avertissant contre les faux remèdes, la critique participe au mouvement d'encadrement médical des populations. D'ailleurs, si Barbeu Dubourg publie les brochures et avis imprimés des 'charlatans', c'est pour en souligner les erreurs et condamner leur attrait du lucre. Pour aider le public à démasquer la préparation d'un 'charlatan', Barbeu Dubourg lui oppose le «secret de famille», remède dont la recette éprouvée, transmise de père en fils, est dénué d'objectif commercial. Le docteur n'en interdit pas l'usage car il s'agit d'un médicament employé par les médecins et connu dans les familles sous une autre dénomination inspirant plus de confiance au public.

Avec la presse médicale, les docteurs régents dialoguent avec les médecins de province et les sociétés savantes. La *Gazette de Santé*, fondée en 1773 par Joseph J. Gardanne⁶⁸ veut mettre la médecine à la portée de tous. Destinée aux non-professionnels des villes et des campagnes⁶⁹, ce qui assure une large audience et sollicite un vivier de futurs clients, elle présente des annonces, remèdes de *bona fama*, nouvelles et curiosités scientifiques. Gardanne y ajoute une touche d'économie en précisant le valeur des drogues sur le marché de Marseille et en révélant les recettes des empiriques. Rendu capable d'estimer au plus juste le prix des remèdes des 'charlatans' et d'en saisir les excès, les lecteurs sont encouragés à s'adresser aux médecins gradués. L'ambition de la *Gazette de Santé* d'être le lieu d'expression des personnes charitables exige un travail conséquent de sélection et de reformulation. L'évaluation de la nouveauté médicale par les personnes charitables est sujette à caution et diffère de celle du professionnel.

Alors, Gardanne réoriente son titre vers un public de médecins, de membres de sociétés savantes (y compris étrangères) et développe un système de correspondance⁷⁰. L'économie interne de la *Gazette de Santé* reflète la prise en compte des nouvelles attentes. La feuille se

⁶⁷ Ivi, 15 avril 1761, pp. 49-52.

⁶⁸ R. Favre, s.v. «Gardanne», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit. J.J. Gardanne (1739-1789) est docteur de Montpellier (1759) et régent (1766). Médecin du Bureau des Nourrices dès 1770, il s'intéresse au traitement des maladies vénériennes et épidémiques. Il est nommé censeur royal en 1776.

⁶⁹ «Gazette de Santé», 1^{er} juillet 1773, p. 4.

⁷⁰ J.J. Gardanne, *Prospectus d'une Gazette de Santé contenant les nouvelles découvertes sur les moyens de se bien guérir quand on est malade par un docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris*, Vve Ballard, Paris 1773, p. 2.

⁶⁵ Ivi, 17 juillet 1761, p. 499.

⁶⁶ Par exemple, sur la thèse de Jeanroy, voir ivi, 10 juin 1761, p. 231.

mue en espace de dialogue entre professionnels, indépendamment de leur lieu d'exercice et de leur grade. Aux nouvelles des villes étrangères et de province succède une observation ou une nouvelle de Paris. Pour satisfaire les professionnels des campagnes, la protection des exhalaisons méphitiques, le contrôle des grains avariés, les empoisonnements, la médecine vétérinaire sont abordées. La *Gazette de Santé* s'achève sur l'annonce de livres nouveaux, parfois étrangers. En 1776, le changement de titre enregistre son passage d'un organe de médecine populaire à caractère prescriptif pour les gens des campagnes, à un organe de diffusion des découvertes utiles. Œuvre d'une société de médecins, dont le rédacteur principal est Jean-Jacques Paulet⁷¹, tribune de la SRM, elle en relaye les comptes-rendus de séances, observations des correspondants, présentations de remèdes et agit comme une caisse de résonance à ses idées. À la SRM, Paulet est membre pensionné pour les épidémies en 1776, médecin ordinaire et correspondant de 1777 à 1778. À partir du 26 mai 1784, il cède la direction de la *Gazette de Santé* à Jean Croharé, apothicaire de Mgr le Comte d'Artois, car il n'a «pas pu la concilier avec les occupations journalières de [son] état»⁷². De 1782 à 1784, elle ne contenait que des extraits de livres. Dans leur *Avertissement*, les nouveaux rédacteurs se désignent comme une «Société de Médecins, de Physiciens, de Chimistes» et précisent changer la forme de la gazette (enrichie de sujets de médecine vétérinaire, d'observations conduites dans les hôpitaux, de descriptions d'établissements consacrés à la physique et à la médecine). Muée en périodique à l'usage des médecins, la *Gazette de Santé* se fond dans le *Journal de médecine* en 1789, en raison de facteurs conjoncturels (l'attention se cristallise sur les événements politiques) et structurels (la brièveté de la feuille limite le développement des articles).

Si les directeurs définissent la ligne éditoriale du journal, les docteurs régents s'expriment aussi à l'intérieur du journal. La rédaction d'articles est soutenue au début de la carrière professionnelle et lors de ses phases de stagnation. Dans le *Journal de médecine*, sur les treize articles rédigés par Henri-Michel Missa⁷³, douze le sont

en 1754-1755, alors qu'il vient d'accéder à la régence. Jacques-Albert Hazon⁷⁴ participe activement au périodique en 1755-1756. Régent depuis vingt ans, il essaierait de redonner du lustre à son activité privée en trouvant de nouveaux clients. En conséquence, ses articles ne traitent que des pathologies les plus fréquentes chez toutes les classes d'âge. Parmi les médecins contribuant régulièrement au *Journal de médecine*, certains privilégient la recherche à la pratique médicale tel Jean Darcet⁷⁵ concentré sur les questions de chimie. Le journal devient un moyen d'auto-promotion et de publicisation de ses propres découvertes. Avec la presse médicale, les docteurs régents créent un espace public de discussion entre professionnels de santé et profanes. Ils adaptent leur offre en fonction du public ciblé. Ces procédés renforcent le lien de dépendance par rapport aux docteurs, présentés comme seuls professionnels experts en matière médicale.

3. CONSOMMER LA PRESSE MEDICALE

Le *Journal de médecine* assure la publicité de la figure du médecin expert en diffusant ses articles, en annonçant ses livres, en publiant des extraits de ses ouvrages. Le nom d'un docteur peut apparaître dans ces trois dispositifs d'écriture donc sa surface d'exposition tripler⁷⁶. Entre 1754 et 1778, 120 docteurs régents sont nommés dans le *Journal de médecine* (un peu plus d'un quart du groupe): 52 % n'apparaissent que dans un seul type de texte dont un peu plus d'un sur deux comme auteurs. Aussi, la présence des docteurs régents dans la presse médicale peut être lue comme un indicateur du niveau de leur réputation professionnelle. En 1756, Lorry⁷⁷ est l'auteur d'un *Discours ou Généralités sur les animaux d'usage en médecine* publié en tête de l'*Histoire Naturelle des Animaux* des médecins A. de Noble-

⁷¹ G. Grivier, *Jean-Jacques Paulet, praticien parisien*, «Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine», 22, 1928, pp. 216-218. Docteur de Montpellier (1764), J.-J. Paulet (1740-1826) est partisan de l'inoculation et opposé au magnétisme animal. Il quitte la SRM pour obtenir la régence en 1780. Il devient censeur royal en 1786 puis médecin des hospices civils et prisons, et du Château royal de Fontainebleau.

⁷² «Gazette de Santé», 4, 1784, p. 13; P. Sue, *Mémoire littéraire et critique sur la vie et les ouvrages tant imprimés que manuscrits de Jean Goulin, Blanchon, Paris An VIII*, pp. 51-52.

⁷³ H.-M. Missa (1719-1792), docteur régent en 1754, est médecin des camps et armées du roi en Allemagne et censeur royal à partir de 1769.

⁷⁴ J.-A. Hazon (1708-1779), docteur régent en 1734, est l'auteur de *Éloge historique de la faculté de médecine de Paris*, Quillau, 1770 et des *Notices sur les Hommes les plus illustres de la faculté de médecine en l'Université de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750*, B. Morin, 1778.

⁷⁵ J. Darcet (1724-1801) est un proche d'A. Roux avec lequel il gagne Paris, s'inscrit à la Faculté de médecine et devient régent en 1764. Professeur de chimie à la Faculté (en 1780) et au Collège royal (de 1774 à 1801), il est inspecteur général des essais à la Monnaie en 1792.

⁷⁶ Ce système s'applique aussi aux médecins étrangers dont Vandermonde fait la promotion en France tel Albrecht von Haller en 1756-1757. Voir F. Catherine, *La pratique et les réseaux savants d'Albrecht von Haller (1708-1777), vecteur du transfert culturel entre les espaces français et germaniques au XVIII^{ème} siècle*, Thèse d'histoire sous la dir. de S. Mazauric, Université Nancy 2, 2009, <https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01752975> (05/2023), pp. 175-179.

⁷⁷ A.Ch. Lorry (1726-1783), régent en 1748, est professeur de chirurgie en 1753-1754. Médecin réputé dans la capitale (il soigne Louis XV), il est membre de la SRM dont il assure la vice-présidence de 1779 à 1782.

ville et Fr. Salerne⁷⁸. La critique aussi acerbe que précise (les pages contestées sont référencées) de Vandermonde, développée dans une série de superlatifs absolus ciblant tant le fond que la forme du discours, se conclut sur un jugement définitif: c'est un «mélange indigeste d'idées mal cousues [...] qui choquent le bon sens»⁷⁹. Son honneur bafoué, Lorry porte l'affaire devant le Directeur de la Librairie par sa lettre du 18 septembre 1759. Dans une analyse linéaire, il relève les propos à son encontre (être «[indigne] de l'estime des gens de bien», une accusation de plagiat), dénonce des remarques fondées sur des phrases tronquées et fausses ainsi qu'une tentative délibérée de manipulation des esprits (la mise en italique de certains termes par Vandermonde modifie le sens initial de son propos)⁸⁰. Dans de précédents numéros du *Journal de médecine*, Vandermonde critiquait déjà la pertinence de ses écrits⁸¹ à savoir sa traduction des aphorismes d'Hippocrate et ses notes apportées à *La pharmacopée des pauvres*, jugées «trop médiocres pour qu'on puisse les attribuer à aucun des membres de ce Corps illustre [la Faculté de Paris]»⁸² en plus d'erreurs sur la conversion des unités de mesure. Pour justifier et légitimer son propos, Vandermonde se pare de son rôle de journaliste et affirme que l'attitude de Lorry trahie sa peur de perdre sa réputation, donc une partie de sa clientèle, d'où cette ironique et cinglante formule: «Votre fameuse réputation ne vous met-elle pas au-dessus de tous les traits que l'on peut lancer contre vous?»⁸³. Le *Journal de médecine* est lu et a un réel effet sur la circulation des représentations des médecins. Il confère à Vandermonde le pouvoir de faire et de défaire les réputations des professionnels à son gré, sans réel contre-pouvoir efficace. Au contraire d'une presse généraliste qui relaye l'information et participe à la promotion des livres cités, la presse médicale se veut critique. Ici, logique scientifique et logique économique s'affrontent et dessinent les contours de chaque type de publication et des attentes de son public cible.

La presse médicale simplifie la veille scientifique des médecins. Science en perpétuelle évolution, à la recherche de cures thérapeutiques inédites et applicables de suite, la médecine et son exercice professionnel impose d'ac-

tualiser ses connaissances. La presse médicale répond à un besoin de formation continue des médecins sans empiéter sur le temps dévolu à la pratique professionnelle. Les journaux concentrent en un même lieu une sorte d'état de la recherche et de bibliographie récente, autant de moyens de faire le point sur l'état de la médecine, d'orienter ses recherches en cours, d'intégrer de nouveaux savoirs. Quand le censeur royal Pierre Poissonnier demande à Vandermonde de ne plus publier d'extraits ou d'annonces de nouveaux livres afin d'éviter les récriminations des auteurs, ce dernier lui oppose «les nombreuses lettres qui prouvent jusqu'à quel point on goûte cet ouvrage et combien on y désire les extraits et les annonces des livres relatifs à la médecine»⁸⁴. Ces annonces sont des arguments de vente puisque les souscriptions sont soumises à leur parution. À partir de 1785, Jean-Baptiste Dumangin⁸⁵ et Bacher intègrent des observations réalisées dans les hôpitaux civils et prisons pour former une topographie médicale⁸⁶. L'objectif est triple: diffuser ce qui est appris au lit du malade, développer l'encadrement sanitaire et lutter contre les 'charlatans'.

De sorte que les périodiques médicaux se muent en instrument de travail dont la consultation analytique est progressivement facilitée par la constitution d'index et de tables⁸⁷. Sources de gain de temps, elles épargnent au lecteur «pour trouver un article [...] de parcourir quarante à cinquante volumes»⁸⁸. Entouré de collaborateurs tous médecins mais non parisiens, le docteur régent Jean-Jacques Leroux des Tillets établit une table des matières du *Journal de médecine*, par titre, matière et auteur pour les soixante-cinq premiers volumes, en 1788. Cet appareil textuel favorise le transfert de connaissances et contribue à faire des journaux médicaux des «agents de construction des savoirs»⁸⁹ accessibles à tous. Pour rendre son index fonctionnel, Leroux des Tillets décide de placer par ordre alphabétique de matière tous les articles composant la table. Ainsi, il opère ainsi une classification des articles, une publicisation de la richesse du *Journal de médecine* et

⁷⁸ Id., *Discours ou Généralités sur les animaux d'usage en médecine*, in A. de Nobleville et Fr. Salerne, *Histoire Naturelle des Animaux I/3*, Desaint et Saillant, Paris 1756, pp. 7-47.

⁷⁹ «Journal de médecine», 9, 1758, pp. 22-24.

⁸⁰ *Gazettes petites affiches, almanachs, journaux, etc. sous M. de Malesherbes*, Lettre de Lorry au directeur de la Librairie, 18 septembre 1759: Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, 1758-1759, f. 212.

⁸¹ «Journal de médecine», 8, 1758, p. 114.

⁸² Ivi, 9, 1758, p. 200.

⁸³ Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, 1758-1759, cit., Lettre de Vandermonde à Lorry, non datée, f. 213.

⁸⁴ Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, 1758-1759, cit., Lettre de Vandermonde au directeur de la Librairie, 5 mars 1757, f. 202v.

⁸⁵ J.-B. Dumangin (1844-1826), docteur de Besançon (1766), régent (1769), est professeur de chirurgie latine (1774 et 1776) puis de pharmacie (1780). De 1771 à 1826, il est médecin à l'hôpital de la Charité.

⁸⁶ J.-J. Leroux des Tillets, *Table indicative des matières et table des auteurs pour les LXV premiers volumes du Journal de médecine*, Imp. de Monsieur, Paris 1788, «Notes sur le Journal de médecine», p. VIII.

⁸⁷ J.-P. Vittu, *Du catalogue au dictionnaire, l'évolution des tables de périodiques littéraires à l'époque de l'Encyclopédie*, «Dix-huitième siècle. L'Europe des Lumières», 25, 1993, pp. 423-431.

⁸⁸ *Table indicative des matières*, cit., p. XI.

⁸⁹ J. Peiffer et J.-P. Vittu, *Les journaux savants, formes de la communication des agents et construction des savoirs (17^e-18^e siècles)*, «Dix-huitième siècle. La République des Sciences», 40, 2008, 1, pp. 281-313.

propose un nouveau mode de lecture du journal professionnel dépassant une découverte aléatoire permise par une lecture cursive et répondant à une nécessité professionnelle de trouver rapidement un élément précis. Le médecin distingue les articles imprimés, de rapport qui présentent «tout ce qui est relatif à un titre», très utile quand l'ouvrage se nomme «Mélange de médecine», d'annonce ou de compte-rendu d'ouvrages. Maniable, la table est imprimée au format in-4° alors que le journal est un in-12° afin d'éviter au lecteur d'avoir plusieurs volumes à manipuler. Consultée pour elle-même, la table révèle les préoccupations professionnelles des médecins à un moment précis.

Somme toute, les docteurs régents participent à l'essor de la presse médicale professionnelle. Directeurs de journaux médicaux, ils imposent leur ligne éditoriale tout en ayant le souci de fidéliser leur lectorat captif formé de médecins puis de l'élargir aux non-professionnels de la santé. La spécialisation de la presse médicale est porteuse d'enjeux identitaires au niveau du groupe des docteurs régents et des médecins du royaume. Il est de même dans les journaux de chimie de Lorentz Crell en Allemagne, en 1770-1780⁹⁰. Le journal offre un espace de réunion d'un savoir médical dispersé, contrôlé par les docteurs régents (tel le *Journal des Mines* en 1794 pour les ingénieurs)⁹¹. Une partie de la formation médicale continue est prise en charge par le groupe à travers la diffusion d'observations et de comptes-rendus formant une sorte de banque de données accessibles et utiles immédiatement. Le médecin peut s'y reporter grâce à la mise en place d'instruments de recherches. Publier dans un périodique vise aussi à populariser la médecine: là, le docteur régent accompagne et soutient le processus de médicalisation indispensable à la poursuite de la professionnalisation du groupe. La presse médicale participe à la construction et à pérennisation de la réputation professionnelle des médecins, à l'affirmation publique de leur expertise. La publication de périodiques médicaux, leurs économie et stratégie d'écriture, leur rythme de parution deviennent l'un des véhicules de la lutte professionnelle contre les 'charlatans'.

⁹⁰ K. Hufbauer, *The Formation of the German Chemical Community (1720-1795)*, University of California Press, Berkeley 1982, pp. 62-83.

⁹¹ I. Laboulais, *La Maison des mines. La genèse révolutionnaire d'un corps d'ingénieurs civils (1794-1814)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2012, pp. 233-254.